

Étoiles d'hier et d'aujourd'hui

Mary Pickford et la création du star-système et Star Wars^{MC}

Identités

Nicolas Gendron

Volume 30, numéro 3, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67088ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2012). Étoiles d'hier et d'aujourd'hui : *Mary Pickford et la création du star-système et Star Wars^{MC} Identités*. *Ciné-Bulles*, 30(3), 12–15.



Photo: Musée McCord

Étoiles d'hier et d'aujourd'hui

NICOLAS GENDRON

Ce printemps, deux expositions à caractère cinématographique étaient inaugurées à deux semaines d'intervalle dans deux institutions montréalaises, l'une muséale, l'autre à vocation éducative. Nous ne cherchons pas à comparer l'offre à tout prix, mais plutôt à témoigner de sa diversité, d'autant plus que ces expositions tiennent encore l'affiche jusqu'au début de l'automne. D'une part, le Musée McCord relaie, en le bonifiant quelque peu, un hommage clés en main que le TIFF (Toronto International Film Festival), par la lunette de son Bell Lightbox, a voulu rendre à la Torontoise Mary Pickford, pionnière de la planète cinéma. Et le titre voit grand : *Mary Pickford et la création du star-système*. D'autre part, le Centre des sciences de Montréal, avec le concours de Lucasfilm et de la société X3 Productions, accueille le baptême du parcours interactif *Star Wars^{MC} Identités* — conçu au Québec, précisons-le d'emblée —, une incursion au cœur des personnages de la saga créée par George Lucas, devenue depuis une véritable marque de commerce. Comme quoi d'hier à aujourd'hui, on a tôt fait de marchander les étoiles en tous genres.

Mary Pickford et la naissance des étoiles

Si l'existence de Pickford est dépeinte succinctement en une dizaine d'étapes avec ses hauts et ses bas, surtout en photos, l'équipe du Musée McCord voit d'abord dans cette exposition une façon accessible de perpétuer la mémoire de celle qui, contrairement à ses confrères Charlie Chaplin ou Douglas Fairbanks, son second mari, était un peu « tombée dans l'oubli », selon Anny Guindon, chargée du projet. Née en 1892, tout juste avant les premiers balbutiements du cinéma, la dénommée Gladys Louise Smith monte sur les

planches dès l'âge de six ans, ses parents l'envoyant « au front pour aider à nourrir la famille », de raconter le compositeur Gabriel Thibaudeau, porteparole de l'événement et pianiste officiel de la Cinémathèque québécoise, connu pour son amour du cinéma muet. À l'adolescence, Gladys tente sa chance à Broadway et, sur la recommandation de l'imprésario David Belasco, fouille dans son arbre généalogique afin d'emprunter un patronyme plus populaire : le Marie du baptistaire s'anglicisera et Pickford, du nom de sa grand-mère, fera l'affaire.

Sous des airs ingénus qui la confinent à un des rôles « d'enfant chérie de l'Amérique », la Canadienne en impose par une détermination peu commune et se fait rapidement une place dans cet univers masculin qu'est déjà Hollywood, avec son tempérament « un peu Germaine, celle qui gère et qui mène », indique Gabriel Thibaudeau. À ses débuts, elle se démarque au sein de la Biograph Company, jouant dans une dizaine de réalisations de D.W. Griffith. Encore aujourd'hui, elle demeure la seule femme à avoir eu autant d'influence dans l'antre d'Hollywood, actrice et productrice associée à plus de 200 films, courts et longs métrages confondus, ayant aussi cofondé la société de production United Artists, avec Chaplin, Fairbanks et Griffith, de même que la fameuse Academy of Motion Picture Arts and Sciences, organisatrice des Oscar. Elle sera d'ailleurs la deuxième récipiendaire de la statuette en 1930, pour son rôle dans **Coquette**, un de ses rares films parlants. Tout comme M. Thibaudeau, on ne peut s'empêcher d'être impressionné devant sa carte originale de l'Academy, dont elle était le membre numéro 3!

Naturellement, l'exposition fait état de sa vie personnelle, comme ses activités philanthropiques, son mariage médiatisé avec Fairbanks, avec qui elle formait une première « royauté hollywoodienne », et sa longue retraite, dès 1933, recluse dans son manoir « un peu comme dans **Sunset Boulevard** dans lequel elle a failli jouer », relate Thibaudeau. Mais l'essentiel de l'exposition tourne autour d'un star-système alors naissant. « Mary Pickford fut la première icône féminine du cinéma, rappelle le pianiste. Des millions de personnes à travers le monde pouvaient reconnaître sa silhouette de jeune fille aux cheveux bouclés, même s'il n'y avait aucun moyen de communication direct, hormis le télégraphe. » Elle deviendra par la bande une des pre-

mières *has-been*, « bouffée par le système » qui l'avait vue naître.

Avant son déclin, cependant, « les gens de marketing ont vu qu'il y avait de l'argent à faire avec elle », souligne Anny Guindon, montrant au passage les nombreux produits dérivés exposés, de la taie d'oreiller à la ligne de cosmétiques, des cartes à collectionner aux poupées de papier. Aussi « égérie de la mode, elle a inspiré des grands couturiers, ajoute la chargée d'exposition. On a inventé la Mary Pickford Cap, que portaient toutes les "fashionistas" de l'époque ». Bien qu'elle ait été ainsi marchandisée, le point de vue de la principale intéressée sur sa gloire est totalement absent de la présentation, ce qui est dommage étant donné qu'une réflexion sur les aléas et les bases de la célébrité était ici possible, même souhaitable. On se rabat alors sur plusieurs affiches au graphisme évocateur, en plus de quatre extraits de films où son jeu expressif est à l'honneur. Les archives de la Rob Brooks Mary Pickford Collection comptant plus de 2000 objets, on s'étonne que le TIFF n'en ait retenu que le dixième, proposant un hommage timide à cette artiste dont la nationalité canadienne est pratiquement éludée. On reste en surface et, ironiquement, on ne conserve qu'une image médiatique et fabriquée de l'actrice au sortir de la salle.

On se plaît à rêver de ce que cette exposition aurait pu être, accompagnée d'un audioguide, tant on en apprend davantage sinon plus en la visitant aux côtés d'un passionné tel que M. Thibaudeau. Il nous informe que, début 2012, Pickford était encore dans l'actualité grâce au mouvement *Save the Pickfair Studios*, que des promoteurs veulent raser pour ériger des condos. Parenthèse, ici : une réalisatrice américaine plancherait sur un drame biographique sur Mary... Heureusement, on a ajouté à l'exposition, pour reprendre les mots du compositeur, une « identité McCord » en l'habillant d'un écrin d'un rouge vif, évocateur des anciens palaces. Ce souci du décor crée une ambiance de cinéma muséal, avec bancs rouges capitonnés, à mille lieues de



Mary Pickford dans **Coquette** (1929)

l'architecture à la **Star Wars** qu'est le Bell Lightbox. Quelques photos supplémentaires ont aussi été demandées à l'Academy pour bonifier un diaporama sur les réalisations de l'artiste derrière la caméra.

Pour ajouter un peu de substance, le Musée McCord propose néanmoins des activités dignes de mention, à savoir la présentation spéciale de quatre films parmi les meilleurs de Pickford. Dans son Théâtre J. Armand Bombardier seront projetés **Stella Maris** le 4 août et **My Best Girl** le 1^{er} septembre, tandis que Gabriel Thibaudeau regagnera sa demeure à la Cinémathèque, en accompagnant au piano, « au gré du moment », les projections en 35 mm de **The Poor Little Rich Girl** le 14 septembre et de **Sparrows** le 21 septembre. À nous, donc, d'entrevoir la femme derrière la figure publique.

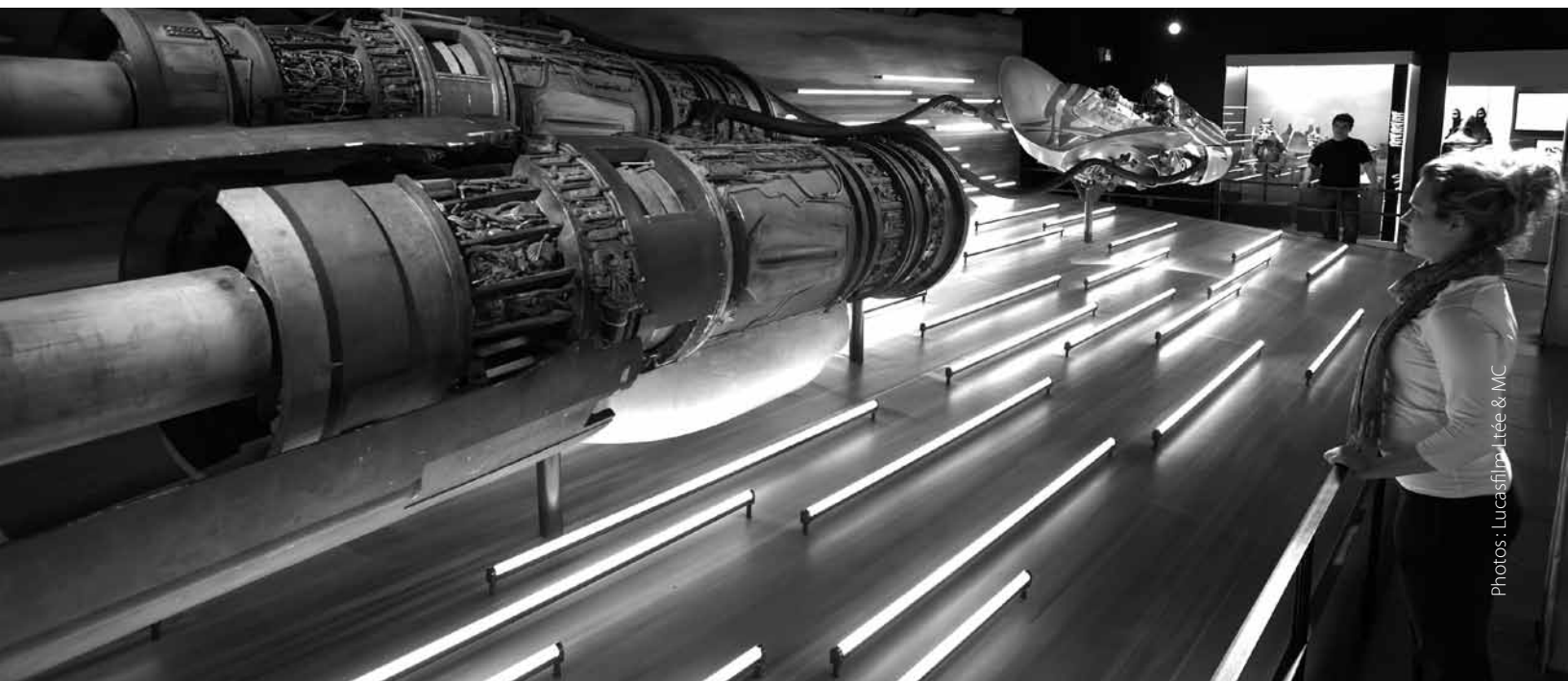
Star Wars et le caractère des étoiles

Formant à eux seuls une véritable galaxie, les amateurs de **Star Wars** se comptent par millions à travers le monde. Pour le Centre des sciences, c'était donc un risque calculé — pour ne pas dire bien mince — de répondre à l'appel de Lucasfilm qui, après le succès d'*Indiana Jones*^{MC} et *l'aventure archéologique*, n'a pas hésité à placer une commande à l'équipe de X3 Productions. D'autant plus qu'on prévoit faire voyager cette exposition pendant quelques années, du Canada jusqu'en Asie.

Geneviève Angio-Morneau, conceptrice d'expositions chez X3 Productions, précise l'angle de départ: « Comme il existe déjà des expositions sur **Star**

Wars pensées autour des sciences, de l'espace et des robots, le seul critère imposé était d'approfondir la vision qu'on a de ses personnages. Avec un comité de professeurs universitaires de tous horizons que nous avons réunis, on s'est penché sur la théorie de la personnalité et le thème de l'identité s'est rapidement imposé. Il y a tellement d'éléments intérieurs et extérieurs qui influencent la personnalité des héros comme Anakin et Luke que cet angle était idéal pour tracer leur évolution. » On décortique ainsi leurs origines, certes, mais aussi leurs influences et leurs choix de vie. Viennent se greffer, entre autres, les notions de jumelité (notre bagage héréditaire est à ce point unique qu'il faudrait compter 143 fois la population de la Terre pour rencontrer son jumeau exact!), de transmission intergénérationnelle, de Bien et de Mal qui hantent la saga.

Le regard sur l'identité mis de l'avant par le Centre des sciences cadre tout à fait avec le public adolescent visé; on propose des observations biologiques et génétiques que ce dernier est en mesure de comprendre, sans emprunter un ton didactique. On ouvre aussi la porte aux sciences sociales, par définition moins rigides, plus poreuses. Chaque station débute avec une courte vidéo entremêlant théories et extraits des six films interstellaires, judicieusement choisis, mais qu'on aurait souhaités plus nombreux. « Avec un public adolescent en tête, on adopte un certain niveau de rédaction, convient Geneviève Angio-Morneau. Les ados sont justement à l'âge de se poser des questions fondamentales et de développer leur identité. Mais pour les *fans* de 30 ans et plus, qui ont grandi avec cet uni-





vers, on a voulu garder le contenu sur **Star Wars** à un niveau plus adulte.»

À ce chapitre, même si les mordus ont sans doute déjà vu la marionnette de Yoda ou le costume de la princesse Leia, «des évidences» selon Angio-Morneau, la gamme des artefacts sélectionnés est on ne peut plus variée, voire saisissante (gare aux yeux vitreux de Jabba le Hutt), des esquisses originales du protojet d'Anakin, en passant par de nombreux modèles réduits, dont une belle série sur la biodiversité extraterrestre! L'angle de l'exposition retenu n'est pas respecté de bout en bout — difficile de lier les vaisseaux de toutes sortes, dont le Faucon Millénaire, à une introspection identitaire —, mais cela donne aussi lieu à des découvertes sur les familles des protagonistes et la genèse des personnages les plus emblématiques. Parmi lesquels le mal-aimé Jar Jar Binks, d'abord pensé à mi-chemin entre un hippocampe et un crapaud, et le bien-aimé Darth Vader, dont le costume mêle un froc de moine, un masque à gaz et un casque allemand de la Seconde Guerre mondiale. Sur des écrans tactiles est aussi analysée la personnalité des héros, à partir de cinq domaines prisés par les psychologues, soit l'ouverture à l'expérience, l'extraversion, l'amabilité, le contrôle et le «névrotisme», ce qui sollicite chez le visiteur une possible identification aux forces en présence.

Cela nous amène à l'essence même de la proposition : l'interactivité. En vogue dans les musées, son utilisation dans *Star Wars^{MC} Identités* colle au sujet, en invitant le public à penser ce qu'ils sont (ou ce

qu'ils voudraient être) en dix stations, de l'héritage aux valeurs, de l'éducation aux amitiés. L'inspiration vient «de l'univers des jeux vidéo, avoue la conceptrice, où les gens se créent un avatar. La beauté de la chose, c'est qu'on ouvre une fenêtre sur le monde de la fiction et chacun est libre de répondre aux questions selon ses expériences et son imagination». Un simple jeu de rôles galactique devient un révélateur amusant. Un bracelet intelligent enregistre tous nos choix, de l'espèce choisie (Ewok, Gungan, humain «ordinaire»?) au mentor rêvé (impossible pour ma part de résister à Yoda, ce Dalaï-Lama d'origine inconnue).

Dès le début du parcours, par sa voix chaude et invitante, le doubleur de talent Vincent Davy en fait l'annonce. «Vous rencontrerez un tout nouveau personnage de la saga : vous!» *Fan* ou pas, la possibilité de s'y projeter est craquante, d'autant plus que l'espace a été conçu soigneusement avec «le mot *temple* en tête» et «des éléments lumineux en rappel du sabre laser», ce qui ajoute au sérieux et au plaisir de la quête. Dommage que le tableau final, celui qui exige de nous qu'on choisisse un camp, ne surprenne pas. On aurait été en droit de s'attendre à quelque chose d'un peu plus spectaculaire qu'un résumé de la visite, du reste assez réjouissante.

Art démocratique par excellence, le cinéma, qu'il soit muet ou de science-fiction, conserve cette aura magique capable de drainer des néophytes au Musée McCord ou au Centre des sciences. En cela, le septième art y méritera toujours sa place. Les étoiles passent, la fascination demeure. ▀



Mary Pickford et la création du star-système

Au Musée McCord, jusqu'au 8 octobre 2012



Star Wars^{MC} Identités
Au Centre des sciences de Montréal, jusqu'au 16 septembre 2012